

Claire Tabouret, peintre : «Je passe par des phases où je suis comme écrasée par le doute»

Par Sabrina Silamo

Publié le 14/03/2024 à 18:30, mis à jour le 14/03/2024 à 19:14



L'artiste Claire Tabouret peint, sculpte et étend son domaine de l'art à la mode et au design.
Photo Guillaume Zicarelli

Éclectique, prolifique, frénétique... Elle peint, sculpte et étend son domaine de l'art à la mode et au design. Entretien sur le vif entre deux expos.

L'une de ses dernières expositions portait le titre d'un roman de Jean-Philippe Toussaint, *L'Urgence et la Patience*. Rien de mieux que cet oxymore pour définir le travail de cette prolifique artiste française installée à Los

Angeles depuis 2015, connue pour ses peintures de groupes, ses portraits et autoportraits, mais aussi ses sculptures ou tapisseries... Ils forment une œuvre qu'elle crée avec persévérance et qui semble raconter la même histoire, quels que soient la thématique ou le médium. Comme une parque d'aujourd'hui, elle tisse le fil de la vie.

***Madame Figaro.* – Vous avez déclaré : «J'ai besoin de l'inconfort.» Est-ce toujours le cas ?**

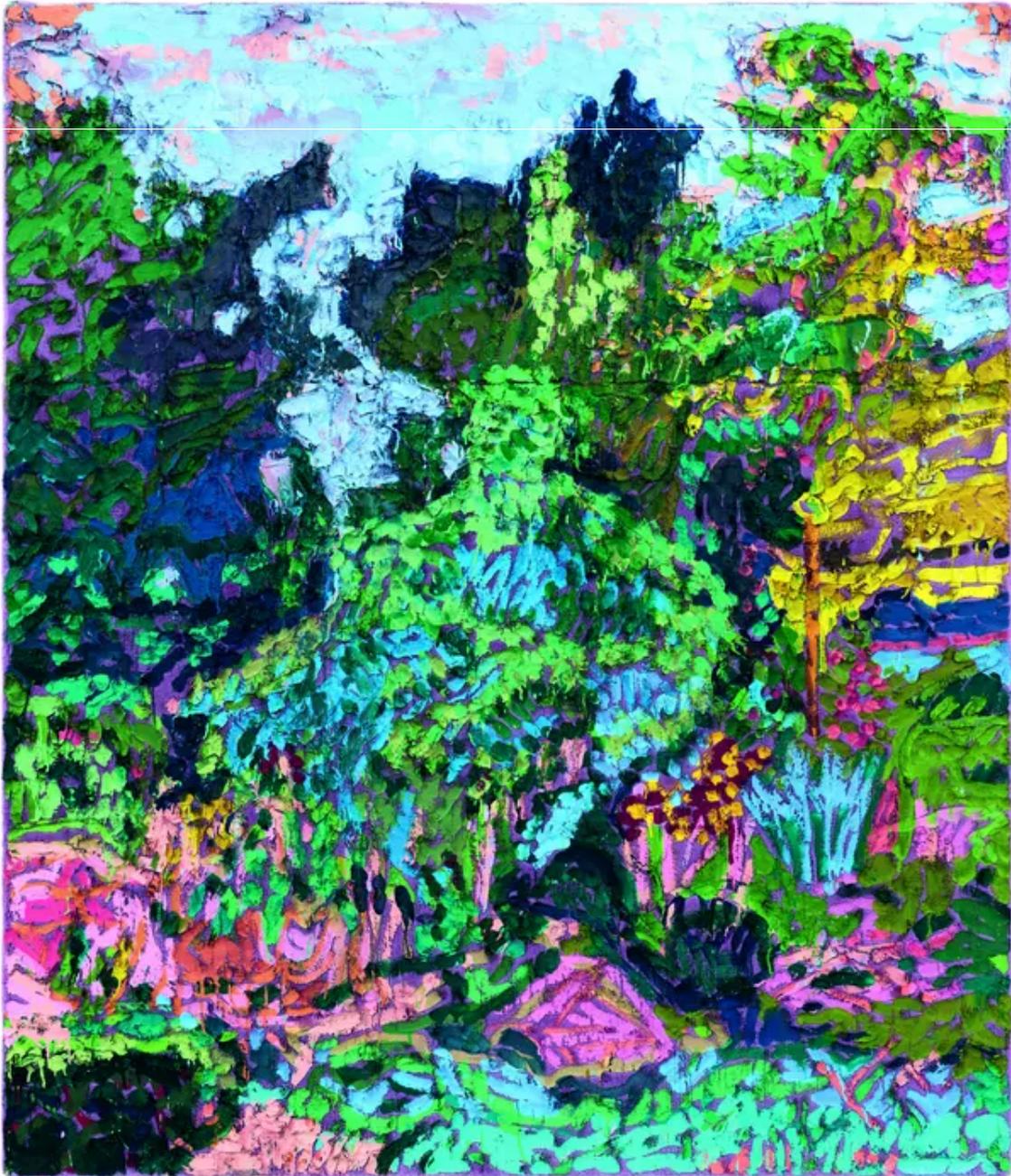
Claire Tabouret. – J'utiliserais plutôt aujourd'hui le mot «mouvement», à propos de ma vie personnelle comme dans ma pratique artistique. J'ai toujours eu peur de l'immobilisation, de représenter des personnages figés dans la glace, dans un groupe. Je préfère courir, être prise dans un mouvement perpétuel. Alors, même si je ne suis qu'au début de cette aventure qu'est la parentalité, voir grandir mes enfants me pousse à une forme d'adaptation permanente tout à fait compatible avec ma manière de travailler. Le mouvement évoque bien le rythme, la création qui est faite de moments de vide pendant lesquels on attend l'Épiphanie, cet instant d'urgence où on donne forme à une vision. Je suis très productive, mais aussi cyclothymique, paraît-il : comme tout le monde, j'ai des hauts et des bas, mais au cours de la même semaine, je passe par des phases où je suis écrasée par le doute. Le mouvement, c'est comme si on vidait un seau, et on le remplissait à nouveau. Peindre, c'est aussi une attitude très mélancolique. Faire figurer des moments, continuer à les faire exister là où la photographie les fige. La peinture permet de retenir quelque chose qui nous échappe, c'est un médium qui offre une part de mystère. Il suffit de regarder les *Nymphéas* de Monet, ce rapport à la surface de l'eau, à la lumière... Ces toiles offrent une possibilité de recueillement, de retour sur soi. Elles représentent quelque chose de très enveloppant.

Vous avez multiplié les collaborations, des chaussures pour UGG ou des modèles de sacs pour Dior. De quelle manière ces collaborations nourrissent-elles votre travail ?

Chaque collaboration est un challenge. Il s'agit pour moi de sortir de

l'espace du tableau, et par conséquent de l'atelier. Travailler avec des artisans qui possèdent d'autres techniques me renvoie une autre image de mon travail et me permet de toucher un autre milieu. Il peut être plus luxueux quand il s'agit de Dior ou plus accessible. Cette association avec l'univers de la mode me donne aussi la possibilité d'investir à la fois le corps et l'espace public : ceux qui portent les vêtements ou les chaussures propagent une image en mouvement à travers la ville. Les artistes ne devraient pas être obligés de se cantonner au *white cube*, mais devraient se confronter à d'autres disciplines tout en restant fidèles à eux-mêmes. J'aime les contraintes que m'impose la fabrication d'une paire de bottes ou d'un manteau : c'est une expérience d'humilité. J'ai fait des costumes pour un danseur, ici, à Los Angeles, et cette expérience, qui exige un esprit plus narratif, m'a donné envie de faire des décors pour un opéra, une pièce de théâtre : j'en profite d'ailleurs pour lancer une bouteille à la mer... En ce moment, je réalise une tapisserie pour Aubusson. Voir les artisans réinterpréter mes tableaux en y ajoutant leur savoir-faire me surprend à chaque fois. C'est une bonne école pour apprendre à lâcher prise. Dans le même ordre d'idées, j'ai adressé des images à quelques tisserands au Maroc en leur demandant d'en faire un tapis. Quand ils me l'ont envoyé, il y avait une telle différence de couleurs, de format par rapport au dessin d'origine devenu plus abstrait que j'ai eu envie d'envoyer cette image transformée à d'autres tisserands, en Inde par exemple, pour voir comment mon tableau pouvait encore évoluer. À la manière de cette comptine, *Marabout, bout de ficelle*, qui reprend le dernier mot pour commencer la phrase suivante.

Claire Tabouret, peintre : «Je passe par des phases où je suis comme écrasée par le doute»



Tableau, *Au Bois d'Amour (rose)*, 2023, de Claire Tabouret. Photo Marten Elder

Dans vos derniers tableaux, la figure humaine a disparu. Qu'est-ce qui a provoqué ce retour aux paysages ?

Ma toute première exposition était composée de peintures de paysages, les visages sont arrivés ensuite. On peut donc dire que c'est le Covid qui m'a

fait revenir à ce genre. Pendant la pandémie, j'étais coincée à l'atelier d'où je ne vois pas l'extérieur. Les fenêtres sont des espèces de Velux au plafond, c'est ma seule source de lumière, tous les murs sont réservés à l'accrochage. À l'atelier, je suis dans un paysage intérieur. J'ai donc peint cette série d'après des reproductions vues dans des catalogues. Je me suis inspirée de toiles de Giorgio Morandi qui lui-même peignait d'après Cézanne. Ces différents regards sur un même lieu, c'est ma manière de penser le paysage, partir de l'imaginaire et non pas d'un lieu précis. Mes derniers tableaux, ceux de la série *Au Bois d'Amour*, sont des évocations quasi abstraites conçues comme un enchaînement autour d'une même thématique. Ils ont été réalisés tambour battant. C'est ce qui me plaît, pousser la répétition dans un même corpus, essorer le sujet puis passer à autre chose. Comme lorsque je peins sur de la fausse fourrure. Ce médium différent m'amène vers un ailleurs plus en rapport avec la sculpture, car en fonction du sens dans lequel je brosse, la manière de retenir la lumière peut s'apparenter à un bas-relief.



Tableau *Au bois d'amour (jaune)*, 2023, de Claire Tabouret. *Photo Martin Elder*

Vous avez exposé une sculpture en bronze au musée Picasso. En quoi le passage de la peinture au volume vous intéresse-t-il ?

Ce qui m'intéressait avec ces baigneuses transformées en fontaine, c'est le rapport à l'eau, au liquide, au mouvant. Et puisqu'elles sont plus grandes

que nature, leur réalisation fut une aventure très physique. Finis les allers-retours avec mon petit pinceau devant mon petit tableau, j'ai dû manipuler des centaines de kilos de terre, que j'ai moulés autour d'une armature de métal, puis qui ont été coulés en bronze à la fonderie. Quand ensuite je retourne à la peinture, je le vis comme une libération de mon geste. Mais ce n'était pas ma première expérience ; en dehors de l'invitation de la Manufacture de Sèvres pour réinterpréter certains de leurs vases iconiques, j'ai créé en 2013 une série de bustes en terre, des personnages extraits de mes tableaux auxquels j'ai mis des collerettes en tissu, un peu comme Edgar Degas a ajouté un tutu à sa *Petite Danseuse*, pour leur apporter ce supplément de réel, comme j'ai peint ces maillots de bain rayés sur *Baigneuses en bronze* au lieu de laisser la patine à nu.



Claire Tabouret travaillant sur *Les Deux Baigneuses*. Photo Amanda Charchian

En 2022, vous avez choisi de présenter deux ex-voto symbolisant la gratitude des mères à la naissance de leur enfant. Est-ce une thématique que vous allez continuer à explorer ?

En avril, dans le cadre de la Biennale de Venise, j'interviens au pavillon du Vatican* avec un projet lié à la maternité. J'ai demandé aux détenues de la prison des femmes de Giudecca de m'envoyer des photos de leurs enfants afin d'en faire des portraits. Je ne parlerai pas de la prison ni de la criminalité, mais de cette tendresse infinie qui émane des photos transmises par ces mères séparées de leur enfant : dans le regard qu'elles posent sur lui, dans la caresse d'une main sur ses cheveux. Je me suis mise à leur service comme si elles avaient passé commande à un portraitiste. Résultat : il y aura vingt à vingt-cinq portraits qui seront exposés dans la prison des femmes, le nombre variera en fonction du temps que me laissera ma petite dernière, Liona Marie, née le 14 janvier, même si j'ai la chance de pouvoir l'amener sur mon lieu de travail, à l'atelier.



Self-Portrait (double), 2020, de Claire Tabouret. Photo Amanda Charchian

* Du 20 avril au 24 novembre, au pavillon du Vatican, à la Biennale de Venise (Italie).

Claire Tabouret est représentée par trois galeries : Perrotin et Almine Rech, à Paris ; Night Gallery, à Los Angeles.